fiance, est parti en laissant un déficit dans la caisse de l'hospice, et nous attendrons, pour en donner le chiffre, que la vérification de la comptabilité soit terminée.

Toutes les pièces et registres de comptabilité ont été transportés à la mairie où vérification va en être faite par un employé de la sous-préfecture de Valenciennes, qui est arrivé à Bouchain, samedi dans la journée.

Tentative d'assassinat à St-Rémy-Chaussée. — Une tentative d'assassinat a été commise vendredi, vers huit heures du soir, à St-Rémy-Chaussée. Le sieur Démaret, âgé de 22 ans, marié depuis deux ans à la veuve Mercier, avait déjà surpris sa femme en conversation criminelle avec un sieur Lescuilliez.

Démaret les avait prévenus qu'il les tuerait la première fois qu'il les rencontrerait ensemble.

Vendredi dernier, Demaret déclara à sa femme qu'il s'en allait en voyage et qu'il ne rentrerait que très tard dans la soirée. Mais il ne partit pas et fit le guet. Ayant vu sa femme se diriger vers la demeure de Lescuilliez, il s'arma d'un fusil à deux coups et tira sur elle ; il l'atteignit à l'épaule.

Le docteur Cathelotte, appelé aussitôt, lui prodigua les soins nécessaires. La femme Demaret est âgée de 27 ans et est mère de trois enfants en bas âge. *Une enquête est ouverte.*

Vol à la poudrière d'Avesnes. (*Nouveaux détails*). — Le caporal Dams, du 81e, dont nous avons raconté la désertion après une tentative de vol à la poudrière d'Avesnes, n'a pas tardé à tomber entre les mains de l'autorité militaire, mais dans des conditions tout à fait imprévues.

On allait allumer du feu dans la salle d'escrime de la caserne quand on s'aperçut qu'un homme vêtu de toile bleue était couché sur le charbon remisé dans l'escalier.

Le chef de poste envoyá des hommes pour s'emparer de l'intrus, mais celui-ci avait quitté le trou au charbon et s'était enfermé dans la salle d'escrime ; quand on put y pénétrer, l'homme avait disparu ; on *le découvrit cependant après quelques instants dans* la cheminée, d'où on le retira par les pieds. Interrogé il ne voulut pas répondre, mais dans ce muet barbouillé de suie, on ne tarda pas à reconnaître Dams, qui fut immédiatement conduit en cellule.

Comme on venait pour l'interroger de nouveau, on s'aperçut qu'il avait mis une clef dans la serrure et il fallut enfoncer la porte pour entrer ; fouillé, il fut trouvé nanti de fausses clefs.

Dams aura un compte sévère à rendre prochainement au conseil de guerre.

PAS-DE-CALAIS

Naufrages dans la Manche. — *La nuit dernière*, le bateau de pêche 668, de Calais, patron Soubitez, est entré au port ramenant dix hommes composant l'équipage du bateau de pêche *Reine Berthe*, n° 1555, de Boulogne, qui avait été abordé et coulé le *samedi 21, après-midi, à environ cinquante milles* dans le nord-est de Calais, par un trois-mâts dont on ignore le nom et la nationalité, lequel a continué sa route sans s'occuper de porter secours à l'équipage du 1555.

Celui-ci était parvenu à se réfugier dans son canot, mais il aurait infailliblement péri, vu le mauvais état de la mer, si le patron Soubitez, de Calais, qui, à deux milles de distance, avait été témoin de l'événement, ne s'était immédiatement porté à son secours. Il est arrivé à temps pour le recueillir à son bord.

Le bateau de pêche 695, de Calais, patron Mulard, a trouvé à deux milles au large, une embarcation de *sauvetage provenant d'un navire de commerce*, dans laquelle était un sac de dépêches. L'embarcation portait l'inscription *Prins Willein*, qui est le nom d'un steamer hollandais, chargé de café, a sombré dans la Manche. On ignore le sort des dix hommes d'équipage.

Les torpilleurs de haute mer *Bouet-Willaumez* et celui de côte 66, sont entrés dans le bassin Carnot, où ils doivent séjourner quatre jours.

BELGIQUE

Mouscron. — La soirée donnée par la section dramatique du *Cercle l'Avenir*, a obtenu un vif succès. Une assistance nombreuse et choisie remplissait la salle des fêtes.

L'excellente musique, l'*Harmonie Royale*, a exécuté, avec beaucoup de brio, un allegro militaire, et le *Paludier*.

La comédie *Mon gendre, tout est rompu* a été très bien interprétée; les artistes avaient été préparés par un excellent diseur, M. l'abbé Bossut, dont le dévouement, pour la jeunesse, est bien connu.

Dimanche, à cinq heures, deuxième édition de cette charmante soirée.

— Mercredi, 25 décembre, fête annuelle du patronage Saint-Germain, rue de Menin. Il y aura une soirée musicale et dramatique, par les jeunes ouvrières. Une quête sera faite au profit de l'œuvre.

Les grèves. Charleroi, 23 décembre. — La grève a pris ce matin une grande extension.

La grève est générale au charbonnage de Mambourg, Rochelle, Flénu, Monbuttard.

La grève est partielle à Amercœurs, aux charbonnages Leumes, à Sacré-Madame au pays de Liège, à Périeu-Kaenin, à Yémont, à Ormont et au Bourbier. Le nombre des grévistes est de 5,600. On craint une nouvelle extension. Le calme est complet.

Bruges. — Lundi a eu lieu, à six heures du matin, un combat entre les deux boxeurs anglais Smith et Flavine ; il n'y a pas eu de vainqueur.

Un drame sur l'Escaut. — Le sieur B..., patron de la *Constance-Marie*, bateau marchand au service de M. B..., d'Anvers, avait depuis peu à son service un nommé Louis J..., déserteur d'un régiment de *ligne, mauvais sujet d'un caractère des plus dangereux*. Il y a deux jours, le bateau était amarré près de Bornhem; il revenait de Malines où, après avoir déchargé sa cargaison, le patron avait touché 300 francs.

Dans la nuit de samedi à dimanche, Louis J..... entra à pas de loup dans la chambre du bâtelier qui dormait et lui porte au cœur un énorme coup de couteau. Le malheureux fut tué sur le coup. Puis J... s'empara de 300 francs et s'enfuit ; depuis on ne l'a plus revu. La police et la gendarmerie recherchent activement l'assassin.

Louvain. — La ville de Louvain vient de traiter avec la Waterleiding Maatschappij de Rotterdam pour la concession d'une distribution d'eau potable. *La concession est accordée* pour un terme de quarante années. Les eaux seront recueillies, au moyen de puits et galeries, au pied des montagnes qui se développent vers Haesrode-Beerbeek et Vieux-Héverlé et dans un pré appelé « Au Cadol, » situé entre la chaussée du Parc et la route de Namur et faisant suite à un immense plateau s'étendant vers Blanden.

Gand. — La séance du conseil communal, samedi, a été des plus vives. A la suite des détournements commis à la caisse communale la commission des finances avait proposé au conseil diverses modifications au règlement de la caisse.

M. Voituron, ancien échevin des finances, a saisi l'occasion de cette discussion pour se disculper encore, les détournements actuellement établis ayant été commis en grande partie sous son échevinat. Il veut imposer un système de vérification journalière. Il a critiqué toutes les mesures prises par le Collège actuel.

MM. Devigne, échevin des finances, et Lippens, bourgmestre, ont répondu à M. Voituron. Le débat a même pris une tournure assez vive et personnelle Le projet Voituron a été rejeté à l'unanimité et le projet de la commission a été adopté.

VILLE DE SPA

GRAND FESTIVAL INTERNATIONAL

d'Harmonies, de Fanfares et d'Orphéons

AVEC PRIMES

Un grand festival international aura lieu dans le courant du mois d'août prochain, sous la présidence d'honneur de M. Lonsberg, bourgmestre de Spa.

Des primes importantes en espèces seront offertes par la voie du sort :

1° Aux *sociétés formées en différentes* divisions;
2° Aux chefs de chaque division.

Cette heureuse innovation paraît devoir assurer à ce beau festival un succès complet.

Comme d'usage des médailles en vermeil et en argent seront décernées à toutes les sociétés. 20968d

CONVOIS FUNÈBRES & OBITS

Les amis et connaissances de la famille DELIGNY-BRIET qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Alfred-Henri-Adolphe DELIGNY, décédé à Roubaix, le 22 décembre 1889, à l'âge de 5 ans et 4 mois, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de bien vouloir assister aux Convoi et Salut d'ange Solennels, qui auront lieu le mercredi 25 courant, à 2 heures 1[?]2, en l'église Saint-Sépulcre, à Roubaix. — L'assemblée à la maison mortuaire, rue Descartes, 1.

Les amis et connaissances de la famille CHARLET-LEFEBVRE qui, *par oubli, n'auraient pas reçu de lettre* de faire-part du décès de Dame Augustine-Joseph LEFEBVRE, veuve de M. Célestin-Joseph CHARLET, pieusement décédée à Croix, le 23 décembre 1889, dans sa 76e année, administrée des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant *lieu et de bien vouloir assister* à la Messe de Convoi, qui sera célébrée le mardi 24 courant, à 9 heures, et aux Convoi et Service Solennels, qui auront lieu le jeudi 26 dudit mois, à 10 heures 1[?]2, en l'église de Croix. Les Vigiles seront chantées le même jour, à 3 heures. L'assemblée à la maison mortuaire, place Saint-Martin, à 10 h. 1[?]4.

FAITS DIVERS

Le fusil Becker. — M. Becker, capitaine de la Schutteri à Maestricht, vient d'inventer un fusil, dit le *Courrier de la Meuse*, qui, au point de vue du chargement, nous paraît être un système tout à fait nouveau. Dans les autres systèmes, après chaque coup on doit dépauler le fusil; le chargement fini, on doit de nouveau épauler, etc., et il s'en suit non seulement une perte de temps considérable, mais de plus il faut chercher cependant quelques instants le but puisque, en le dépaulant, le fusil est venu hors de la direction de l'objectif.

Voici le mécanisme, aussi simple qu'ingénieux, par lequel, dans le fusil Becker, ces difficultés sont supprimées. La poignée du verrou, au lieu d'être droite comme dans le fusil Beaumont, est courbée ; sur le fusil est fixé un levier en forme de fourchette, qui bascule sur un pivot placé à quelques centimètres en arrière et un peu plus bas que la poignée du verrou; la poignée même est engagée entre les deux dents de la fourchette dont le manche vient finir un peu en arrière de la sous-garde, de manière que, le fusil étant en repos, le levier-fourchette longe le bois du fusil, et si la main embrasse la poignée de l'arme, elle embrasse en même temps le manche du levier.

Si l'on veut charger le fusil, on pousse avec la paume de la main sur le manche du levier qui alors bascule sur son pivot ; le manche s'abaisse, mais la fourchette se lève et la dent inférieure de celle-ci élève donc également la poignée du verrou, de manière que de la position horizontale elle vient dans la verticale. En continuant la pression sur le manche du levier, tout le verrou marche en arrière, et si le manche est arrivé dans une position verticale, qu'elle fait donc un angle droit avec le canon de l'arme, le fusil est ouvert et une cartouche du magasin se place dans le bac.

Si l'on veut ramener la main vers la poignée du fusil, les doigts rencontrent le manche du levier, l'entraînent et, par ce mouvement, la dent supérieure de la fourchette pousse le verrou en avant jusqu'à ce que la cartouche soit arrivée dans la chambre : puis la même dent abaisse la poignée du verrou, et le fusil est chargé ; la main est revenue à la poignée de l'arme et il s'en suit par conséquent que l'index se trouve placé devant la détente du fusil.

Le déplacement de la main étant très petit, on peut facilement tirer le contenu du magasin sans dépauler l'arme, soit qu'on se trouve debout, soit à genoux ou couché ; l'arme reste donc pendant toute la durée du tir dans *la direction de l'objectif. Quant à la rapidité* du mouvement, elle est si grande — comme nous l'avons constaté *de visu* — qu'on peut tirer 8 coups en dix secondes, même plus s'il le faut ; ce qui est mieux encore, nous avons vu, à la distance de 150 mètres, *mettre dans le but* les 8 coups du magasin en 15 secondes.

Ce système est applicable à tous les fusils à fermeture rectiligne et à n'importe quel système de magasin. M. Becker remplace au besoin les magasins fixes par une simple boîte en tôle, voire même en fer blanc qu'on place sur le fusil au moment de s'en servir. Ce magasin contient 8 cartouches, se fixe parfaitement au fusil en 2 secondes, s'enlève dans le même temps et fonctionne sans l'aide d'aucun ressort. De cette manière l'arme garde toute sa solidité et ne présente aucune difficulté dans son maniement.

Célébrités à table. — Le *Figaro* a publié un très curieux supplément intitulé le « Figaro gourmand ». Entre mille chapitres intéressants, nous *extrayons le suivant :*

« Louis-Philippe était assez gourmand, ses fils et petits-fils ont les goûts simples. Le comte de Paris s'occupe peu de ses menus. Le duc d'Aumale encore moins. O ombres du Grand-Condé et de Vatel !

» Le prince Jérôme Napoléon a gardé une bonne réputation de mangeur. Mais sa passion pour le *Riz à la Piémontaise* est trop accusée. Son cousin, Napoléon III, n'a laissé aucun souvenir gastronomique.

» En revanche, de Morny faisait montre d'exquise cuisine. Thiers se trouvait bien à table, et Gambetta, magnifique orateur, toujours, l'était mieux après le dessert.

» Ainsi, nous aimons assez la façon dont M. Le Royer, président du Sénat actuel, saisit la cuisse d'un *Chapon à la bourguignonne*. Il la porte à hauteur de l'œil, l'inspecte avec bonté (ses yeux en paraissant humides de tendresse), puis, sans façon, la mord.

» M. Floquet est plus rude. Cependant, la salade de homard ne semble pas lui être indifférente, et nous lui avons vu reprendre deux fois du caneton.

» Quant à M. Lockroy, il rit toujours, qu'il soit à l'entremet, au rôti ou au dessert. Quel joyeux convive! C'est le gourmet Tant-Mieux!

» Par exemple, si nous avions du *Bœuf à la Richelieu*, nous n'aurions garde d'inviter M. Ferry. Il le repousserait avec un dédain étrange pour se jeter sur d'humbles *ballottnes de pigeon*,

» Pourquoi M. Spuller, qui mange avec quelque conviction les petits pois, refuse-t-il avec tant d'acharnement du *jambon à la gelée?* Egalement nous nous demandons comment M. Clémenceau peut digérer, en avalant aussi hâtivement de la *Galantine à la Toulouse?* Et puis, il vous a de ces mouvements de tête si vifs, si brusques, que nous avons toujours peur que les flexions du cou ne coupent les bouchées au passage. Fi! docteur! Le général Boulanger, lui, a un faible étonnant pour le *Bœuf braisé aux olives*. Symptôme de force que ce goût plébéien, de bon augure pour l'ingestion des banquets de l'avenir.

» Tous ceux qui ont vu manger M. Henri Rochefort avouent qu'il a un mouvement de mâchoires formidable, et que, même *en dégustant* un gâteau délicat, il semble dévorer un rosbif saignant.

» Enfin, M. Carnot, le président de la République de 1889, possède un superbe appétit, signe de bon estomac et de conscience pure. Il mange de tout et ne s'arrête guère en se faisant. Son port, raide de nature, à peine adouci par la volonté, facilite la déglutition. Le désir d'être aimable a mis sur son visage un sourire un peu forcé, mais constant, qui s'épanouit légèrement à chaque plat nouveau. M. Carnot vivra longtemps, car il redemande toujours de la salade russe, mâche bien et n'engraisse pas. »

Triple assassinat. — A Kelheim, près de Francfort, la femme et les deux jeunes enfants d'un fermier, âgés de 9 et 11 ans, ont été assassinés pendant que *le fermier était allé faire*, avec l'aîné de ses garçons, une commission en ville. Quand le fermier rentra chez lui, vers midi, il trouva les cadavres sanglants des siens dans l'étable, où les malheureux s'étaient probablement réfugiés.

Dans la maison toutes les armoires et tous les tiroirs étaient fracturés et l'argent ainsi que tous les objets de valeur avaient disparu. La ferme étant isolée, les auteurs de ce crime n'avaient pas à craindre que les appels « au secours » des victimes eussent quelque succès.

On soupçonne deux mendiants qui avaient été vus, le matin, dans le village; un de ces deux vagabonds, *jeune et fort gaillard*, a été arrêté dans un village voisin.

Un sauvetage émouvant. — Une dame Miles, demeurant à Londres, St-Peterstreet, Hackney-road E, n° 83, était allée faire, mardi après-midi, une course dans le voisinage et avait laissé ses deux enfants dans une chambre de derrière. Des voisins s'étant aperçus que le feu s'était déclaré chez Mme Miles, on pénétra dans la maison; un homme entra dans la chambre d'où s'échappaient des flammes et de la fumée. *Il fut presque victime de son dévouement*, car à peine eut-il mis les pieds dans la pièce qu'il tomba suffoqué.

Mme Miles rentra à ce terrible moment ; sans redouter le danger, et ne pensant qu'au sort de ses enfants, *la pauvre mère s'élança* dans la chambre qui était complètement embrasée. On eut pour elle de vives appréhensions, mais, au bout de quelques instants, la courageuse mère apparut sur le palier, portant dans ses bras les deux enfants. Les voisins s'empressèrent autour d'elle et lui enlevèrent les petits êtres qui ne donnaient plus signe de vie. Grâce aux soins immédiatement administrés, les enfants revinrent à eux.

La mère, elle, était tombée à son tour; on parvint aussi à la ramener, et il en fut de même du brave voisin. Lorsque les pompiers arrivèrent, bien qu'ils fussent accourus à la première alarme, tout était détruit dans la chambre où le feu avait éclaté. On est devenu bientôt maître de l'incendie, mais une grande partie de la maison a été endommagée par les flammes, la fumée et l'eau. Tout le quartier est resté longtemps sous l'impression de ces scènes dramatiques.

Parmi les récompenses qui viennent d'être accordées aux personnes se signalant par des actes de dévouement, nous notons les médailles d'argent accordées aux ecclésiastiques suivants :

M. l'abbé Laurençon, curé de St-Joseph, à Paris, a été très grièvement blessé, le 9 avril dernier, en portant secours à une femme âgée sur le point d'être écrasée par une voiture.

M. l'abbé Clauzure, au petit séminaire de Kouba, près d'Alger : ce prêtre qui est déjà titulaire d'une mention honorable, s'est distingué de nouveau, le 30 juillet, en maîtrisant un cheval emporté, attelé à une voiture.

La vie à New-York. — Le *Journal de Bruxelles* reçoit d'un correspondant les intéressants détails qui suivent :

Tous les perfectionnements, tous les raffinements *imaginés pour la commodité des humains* et que l'on découvre à peine dans nos maisons modernes les plus supérieurement agencées, se trouvent depuis longtemps, à New-York, dans les maisons bourgeoises.

Dans toute une maison — et souvent à chaque étage — il y a une chambre de bains. Pas une maison d'ouvriers, si petite soit-elle, n'en est dépourvue. Des ascenseurs font le transport des menus objets d'un étage à l'autre et sont plus spécialement utilisés pour le service de la table. Les sous-sols sont disposés comme ceux de nos maisons modernes. On y trouve une place et des annexes pour faire la cuisine, une place pour le fourneau et l'appareil de chauffage, des réservoirs pour le lavage de la vaisselle, et des douches pour le lavage du linge. Enfin, ce qu'on trouve rarement chez nous, une glacière.

On fait à New-York un usage immodéré de la glace; on en met dans toutes les boissons. En mangeant, on boit de l'eau glacée ou du thé chaud. Le plus curieux est que l'estomac s'accorde à merveille de l'un et l'autre système.

Pour une faible redevance annuelle, les compagnies déposent chaque matin un gros morceau de glace devant votre porte. Les blocs de glace sont placés dans des galeries ingénieusement disposées, sorte de garde-manger où des compartiments sont réservés pour la conserve de la viande, du beurre, des œufs et autres comestibles.

Il faut que je signale aussi une plaque munie de quatre boutons merveilleusement pratiques et que l'on rencontre dans des habitations fort modestes. Vous faut-il une voiture? Pressez une fois sur le bouton n° 1 et vous verrez un « cab » venir se mettre à votre disposition. Si vous aviez pressé deux fois vous auriez bientôt vu un carrosse à deux chevaux s'arrêter devant votre porte.

Désirez-vous un commissionnaire, un messager ? Appuyez sur le bouton n° 2 et deux minutes après vous verrez entrer chez vous un jeune garçon porteur d'une casquette galonnée qui s'acquittera de sa commission avec intelligence et promptitude et que vous payez d'après un tarif connu. Une pression sur le bouton n° 3 amènera chez vous les gens de la police. Enfin ne touchez pas étourdiment au quatrième bouton : vous empliriez la rue de pompiers.

La découverte du nouveau monde. — En Espagne, en Italie, en Corse et en Amérique, on commence les préparatifs des fêtes qui auront lieu en 1892, à l'occasion du 500e centenaire de la découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb.

On vient de proposer à la Bibliothèque nationale de Paris, la reproduction imprimée d'une lettre du célèbre navigateur annonçant cette découverte.

Ce document, unique paraît-il, a été imprimé à Barcelone en 1497, c'est-à-dire tout à fait au début de l'invention de l'imprimerie.

Le prix élevé (*15,000 francs*) *qu'on en a demandé* a empêché l'administration de la Bibliothèque de s'en rendre acquéreur.

Ajoutons que, à cette occasion, le gouvernement de Washington se propose de publier un ouvrage auquel *collaboreront* les auteurs marquants de toutes les nations du monde.

Le prix de l'édition de ce livre est évalué à un million cinq cent mille francs.

Enlevé par un tigre. — L'administration de la Guerre, en France, a fait connaître ces jours derniers aux parents d'un jeune soldat faisant partie du corps d'occupation du Tonkin, le nommé Henri A..., de Lacapelle-Biron, une nouvelle qui a plongé cette famille dans la désolation.

Henri A..., qui campait en rase campagne avec sa compagnie, s'était un peu écarté du feu du bivouac, pendant la nuit, pour satisfaire un besoin naturel. Soudain, il vit venir sur lui une bête énorme, qui s'avançait rapidement ; pris de terreur, il voulut fuir, mais il n'en eut pas le temps, l'animal bondit et se précipita, avec la rapidité de l'éclair, sur la victime, qui jeta un cri épouvantable : c'était un tigre qui emportait le malheureux jeune homme.

Ni les cris ni les coups de feu des sentinelles ne purent faire lâcher prise à l'horrible bête. Le lendemain, dès l'aube, on suivait les traces de sang laissées par la victime pendant plus de trois kilomètres.

Des expériences nombreuses et dont les résultats ont été consignés dans la *Gazette des Hôpitaux*, l'*Abeille Médicale*, l'*Union Médicale*, etc., ont démontré que

Le Sirop et la Pâte Pectorale de PIERRE LAMOUROUX

étaient les médicaments les plus efficaces et les plus agréables parmi ceux usités dans le traitement des affections de poitrine.

AVIS. — *Comme garantie d'origine, on devra exiger la signature et l'adresse:*

P. LAMOUROUX, Phen, 45, rue Vauvilliers, Paris

DÉPÔT DANS TOUTES LES BONNES PHARMACIES

20853

GUÉRISON de la **Phthisie Pulmonaire** ET DE LA **BRONCHITE CHRONIQUE**

Brochure in-8° de 160 pages, suivie de nombreuses observations médicales et autres, par le **Docteur Jules BOYER**, de PARIS (22e édition). — *Envoi franco contre* **1 fr. 50** en timbres-poste à **M. LECROSNIER**, LIBRAIRE-EDITEUR, **23, Place de l'École-de-Médecine, PARIS.**

20826

Prenez des précautions

Si vous ressentez des maux de tête, si vous n'avez pas d'appétit, si la digestion se fait mal, ayez recours aux *Pilules Gicquel*, remède si souverain contre la constipation. Elles dégageront le cerveau, l'estomac et les intestins. Elles vous éviteront névralgies, migraines, étourdissements, congestions. Très utiles aussi contre les maladies du cœur, du foie, l'hydropisie, la paralysie. Dans toutes les pharmacies vous trouverez les *Pilules Gicquel*, à 1 fr. 50 la boîte. 10963d

GOFFIN et GABEREL

48, Rue de l'Epeule, Roubaix

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE BATIMENTS

MAÇONNERIE, DALLAGES, CITERNAGES

PIERRES & MARBRES

SIMILI PIERRE, PLAFONNAGE

Sirop de Regnauld, Pâte de Regnauld sédatifs des bronches

Approbation de l'Académie de médecine de Paris, contre enrouements, laryngites, rhumes, bronchites, grippes, toux d'irritation, toux nerveuse, etc. — Sirop, 2 fr. 50 le flacon. — Pâte, 1 fr. 50 la boîte. L. Frère, 19, rue Jacob, Paris, et principales pharmacies. 20965

LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

Téléphones et Sonneries

W. ZIMERMANN

INGÉNIEUR-ÉLECTRICIEN

Agent de la Société des Téléphones, de la Société Gramme et de la Compagnie POPP

LILLE, RUE FAIDHERBE, LILLE

APPAREILS MICROPHONIQUES

FONCTIONNANT A 1,000 KILOMÈTRES

ENTRETIEN D'APPAREILS PAR ABONNEMENT

MACHINES DYNAMOS

et installations d'Éclairage par arc voltaïque et incandescence

STATIONS CENTRALES D'ÉLECTRICITÉ

pour éclairages publics

MOTEURS A GAZ « BENZ »

VERTICAUX ET HORIZONTAUX

VENTE ET LOCATION

S'adresser, pour tous renseignements, à M. ZIMERMANN, à Lille. 42576

GOUVERNEMENT ROYAL DE MADAGASCAR

28,279 OBLIGATIONS DE 500 FR. 6 0/0

garanties spécialement

par les recettes des Douanes des principaux ports

L'emprunt a servi, à concurrence de 10 millions, à payer les indemnités de guerre dues à la France.

Intérêts : 30 fr. par an (15 juin-15 décembre)

Amortissement en 22 tirages annuels.

PRIX D'ÉMISSION : 500 FR. PAYABLES

100 fr. en souscrivant;
400 fr. à la répartition (*15 au 20 janvier*).

On souscrit : **Samedi 28 décembre**

ET DÈS A PRÉSENT PAR CORRESPONDANCE

au **Crédit Industriel**, 66, rue de la Victoire.
à la **Société Générale**, 54, rue de Provence.
à la **Société Lyonnaise**, à Lyon.

La cote officielle sera demandée. 20964

LES INVENTEURS

Depuis bientôt six mois on ne parle plus que d'Edison et Eiffel. A peine le Shah de Perse et certain général fameux ont-ils pu distraire quelques instants l'attention du public. Aujourd'hui, tout est aux ingénieurs et aux mécaniciens. — C'est excessif. — Il y a d'autres inventeurs plus modestes, mais qui méritent de n'être ni ignorés, ni oubliés. Tel celui à qui nous devons la *Pâte* et le *Sirop de Regnauld*, ces deux médicaments pectoraux, qui rendent tant de services aux enrhumés, aux bronchitiques, aux catarrheux, aux asthmatiques, en un mot à toute l'humanité qui tousse. 20962d

A. BOUTRY, ENTREPr

36, rue de l'Espérance, Roubaix

TRAVAUX PUBLICS & PARTICULIERS

SPÉCIALEMENT :

VOIRIE : Pavages, Sables et Graviers

NIVELLEMENTS DE TERRAINS

AVEC GRAND MATÉRIEL

Fourniture et pose de voies ferrées

BATIMENT : Couverture, Zinguerie et Plomberie

Réparations. Grande célérité

Les Gastrites, Gastralgies, Dyspepsies, Douleurs et Crampes d'Estomac SONT RADICALEMENT GUÉRIES PAR LE

Sirop Laroze

D'ÉCORCES D'ORANGES AMÈRES

PARIS, Maison J.-P. LAROZE, 2, rue des Lions-St-Paul *et dans toutes les bonnes Pharmacies.*

MARCHÉS A TERME

Cours du 24 Décembre 1889

LAINES PEIGNÉES

MOIS de LIVRAISON	ROUBAIX-TOURCOING — Peignés laines-mères de La Plata et de l'Uruguay — Type supra irréductible: Cours la veille	Cours du jour	Qualité peigné de fabrique 1: Cours de la veille	Cours du jour	Qualité peigné courant 2: Cours de la veille	Cours du jour	ANVERS (par voie télégraphique) — Peignés Buenos-Ayres — Français A: Cours de la veille	Cours du jour	Français G: Cours de la veille	Cours du jour	Allemands B: Cours de la veille	Cours du jour	Allemands M: Cours de la veille	Cours du jour
Janvier	.... »	.... »	6.27 ½	6.30 »	6.07 ½	6.07 ½	5.95 »	5.95 »	6.35 »	6.35 »	6.12 ½	6.12 ½	6.40 »	6.40 »
Février	.... »	.... »	6.12 ½	6.17 ½	5.90 »	5.95 »	5.85 »	5.85 »	6.35 »	6.35 »	6.05 »	6.05 »	6.40 »	6.40 »
Mars	.... »	.... »	6.07 ½	6.10 »	5.87 ½	5.90 »	5.80 »	5.80 »	6.35 »	6.35 »	6.00 »	6.00 »	6.35 »	6.35 »
Avril	.... »	.... »	6.05 »	6.05 »	5.85 »	5.85 »	5.80 »	5.80 »	6.35 »	6.35 »	6.00 »	6.00 »	6.35 »	6.35 »
Mai	.... »	.... »	6.00 »	6.05 »	5.80 »	5.80 »	5.80 »	5.80 »	6.35 »	6.35 »	6.00 »	6.00 »	6.32 ½	6.32 ½
Juin	.... »	.... »	6.00 »	6.02 ½	5.80 »	5.80 »	.... »	.... »	.... »	.... »	6.00 »	6.00 »	6.35 »	6.30 »
Juillet	.... »	.... »	6.00 »	6.02 ½	5.80 »	5.80 »	.... »	.... »	.... »	.... »	6.00 »	6.00 »	.... »	.... »
Août	.... »	.... »	6.00 »	6.02 ½	5.80 »	5.80 »	.... »	.... »	.... »	.... »	6.00 »	6.00 »	.... »	.... »
Septembre	.... »	.... »	6.00 »	6.02 ½	5.80 »	5.80 »	.... »	.... »	.... »	.... »	6.00 »	6.00 »	.... »	.... »
Octobre	.... »	.... »	6.00 »	6.02 ½	5.80 »	5.80 »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »
Novembre	.... »	.... »	6.95 »	6.00 »	5.80 »	5.80 »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »
Décembre	.... »	.... »	6.35 »	6.35 »	6.10 »	6.10 »	6.00 »	6.09 »	6.35 »	6.35 »	6.15 »	6.15 »	6.40 »	6.40 »

LAINES BRUTES

MOIS de LIVRAISON	ROUBAIX-TOURCOING — Laines en suint de Buenos-Ayres — TYPE 1 (Correspondan au type prima bonne courante à peigne du Havre) — Cours de la veille: de 11 h. 1/2	de 4 h. 1/2	Cours du jour: de 11 h. 1/2	de 4 h. 1/2	TYPE 2 (Correspondant au type prima bonne courante à peigne d'Anvers) — Cours de la veille: de 11 h. 1/2	de 4 h. 1/2	Cours du jour: de 11 h. 1/2	de 4 h. 1/2	LE HAVRE (par voie télégraphique) — Buenos-Ayres PRIMA BONNE COURANTE 36 0/0 — Cours de la veille: matin	soir	Cours du jour: matin	soir	ANVERS (par télégraphe) — Buenos-Ayres PRIMA COURANTE 34 0/0 — Cours de la veille	Cours du jour
Janvier	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	183 ½	183 ½	183 ½	183 ½	176 »	176 »
Février	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	180 »	180 »	180 »	180 »	175 »	175 »
Mars	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	178 ½	178 ½	179 »	179 »	174 »	174 »
Avril	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	178 ½	178 ½	179 »	179 »	... »	... »
Mai	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	178 »	178 »	178 ½	178 ½	... »	... »
Juin	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	178 »	178 »	178 ½	178 ½	... »	... »
Juillet	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	178 »	178 »	178 »	178 »	... »	... »
Août	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	178 »	178 »	178 »	178 »	... »	... »
Septembre	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	178 »	178 »	178 »	178 »	... »	... »
Octobre	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	178 »	178 »	178 »	178 »	... »	... »
Novembre	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »
Décembre	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	... »	195 »	195 »	195 »	195 »	176 »	176 »

FEUILLETON DU 25 DÉCEMBRE 1889 — 3

LA CONFESSION D'UN PÈRE

Par VICTOR FOURNEL

III

Un poète a dit admirablement ce que serait le paradis sur la terre : des parents toujours jeunes, avec des enfants toujours petits. Il y a un attrait infini dans cette faiblesse, cette fragilité, cette impuissance de l'enfant qui a *besoin sans cesse* de s'appuyer sur vous, que vous enveloppez de tout votre être, qui ne pourrait se passer une heure de votre secours sans mourir et à qui vous donnez encore la vie tous les jours. Les ennuis dont il faut payer ce bonheur n'en sont que l'assaisonnement. « Petits enfants, petits tourments, » dit la Sagesse des nations. Les tourments grandissent avec eux. Dans cette préface de la vie, on jouit même de leurs défauts; plus tard, on souffre quelquefois de leurs qualités.

IV

Je me suis attardé à ces premiers temps qui, malgré des deuils répétés, n'en furent pas moins les plus heureux de ma vie. Est-ce pour reculer le terrible aveu ? Peut-être. Je ne lis pas clairement au fond de mon âme.

Mais je sens néanmoins un plaisir amer à remonter le cours de mes ans et à me souvenir, dans ma douleur présente, des jours où j'étais heureux et où j'avais l'espoir, qui vaut *mieux* que le bonheur. La plume à la main, sous la lumière amie de ma lampe, je me laisse aller à ces longues confidences comme à une causerie intime : elles remplissent, elles peuplent et animent mes soirées solitaires.

Vous aviez grandi dans l'étroite médiocrité de notre intérieur. Tant que vous fûtes enfants, nous nous préoccupions peu de cette médiocrité, qui nous suffisait parce que nous nous suffisions à nous-mêmes. Lorsque vint l'âge des études, il fallut s'ingénier pour répondre à tous les besoins. Je n'en venais à bout que par des industries diverses, en me procurant des travaux supplémentaires, des copies, des vérifications de comptes, et en passant *une partie de la nuit à ces besognes ingrates*, afin de jeter un peu d'aisance dans notre humble ménage et surtout de ne rien refuser à votre éducation

Louis était entré au petit séminaire. Edouard suivit comme externe les classes de l'institution Clément, dont le directeur était mon vieil ami. Sa Gravité, comme nous l'appelions entre nous, avait témoigné d'un goût précoce pour la magistrature, et, dès huit ans, il amusait parfois nos réunions de famille de réquisitoires improvisés contre des scélérats fictifs. Grâce aux répétitions que lui procura mon ami Clément, il put faire son droit sans trop onérer notre maigre budget. J'étais résolu à tout, d'ailleurs, pour vous épargner l'accablante platitude de la vie d'employé. Je ne pouvais vous laisser d'argent, mais je voulais, à tout prix, vous léguer de bonnes armes pour ce dur combat de la vie où les faibles sont foulés aux pieds. J'ai eu avec vous, comme tous les pères avec tous les enfants, tantôt des joies, tantôt des chagrins, mais, somme toute, moins de chagrins que de joie. Vous aviez vos défauts de caractère ; à quoi bon vous les rappeler ? j'aurais l'air de m'en plaindre, et je n'ai ici à confesser que moi. D'ailleurs, le fond était bon, et votre mère, dont vous teniez, n'y avait pas épargné l'étoffe.

Quant à votre sœur Adrienne, c'était ma parure, mon orgueil, l'âme et le charme du foyer. C'était cette chose aimable et exquise, grâce, parfum, rayon, candeur immaculée avec une pointe de malice, le bouton de fleur qui commence à s'épanouir, la femme qui se devine dans l'enfant dont les yeux étonnés interrogent l'avenir, qu'elle peuple de ses rêves, et dont l'ignorance confiante rit à l'entrée de la vie, comme l'aveugle de Holbein que la Mort a saisi par son bâton et conduit, joyeux, à l'abîme.

D'ordinaire les jeunes filles ressemblent à leurs pères, — en beau, — comme les garçons à leurs mères, — en laid, — sage précaution de la nature pour empêcher chaque sexe de trop abonder en son propre sens et pour le tempérer. Par une exception dont je lui étais reconnaissant, Adrienne, quoiqu'elle eût certains détails de ma physionomie et que des complaisants s'extasiassent parfois sur notre ressemblance, offrait l'image même de sa mère rajeunie, avec ses yeux de pervenche, son sourire ingénu, son âme simple, limpide et virginale, et pourtant un esprit d'un tour rare et imprévu dont l'originalité naturelle s'imprégnait toujours de douceur. Mais comment pourrais-je essayer d'analyser son caractère dans ce mélange indéfinissable de bonté tendre et de raillerie enjouée qui en faisait la saveur ? Je ne la vois plus qu'à travers sa mort et à travers mes larmes.

Les dix ans de fatigues que représentaient la gestation, la mise au monde, l'éducation de ses trois enfants, joints aux travaux d'intérieur qu'elle s'imposait vaillamment, avaient laissé de nombreuses traces dans la santé et sur la figure de votre mère. Vous n'avez jamais pu voir, vous n'avez jamais su combien elle avait été belle. La miniature *que j'ai là encore sous les yeux en écrivant*, ce journal n'en donne qu'une très faible idée ; et pourtant elle me disait avec un sourire attristé, dans les dernières années de sa vie : « Tu devrais enfermer cette miniature, mon cher André ; elle jure trop avec ma figure actuelle. J'ai l'air, en la laissant voir, d'imiter ces coquettes vieillies qui exposent dans leurs salons quelque portrait de fantaisie de leur jeunesse, pour faire croire aux autres qu'elles ont été admirablement belles, et peut-être se persuader à elles-mêmes qu'elles le *sont toujours.* »

D'ailleurs, pour ses enfants, une mère est plus et mieux qu'une femme, mais ce n'est pas une femme. A leurs yeux, toutes sont belles comme une mère ; aucune n'est belle comme une femme. Moi, à quarante ans, à cinquante, je la voyais toujours la même. Mes souvenirs jetaient un voile sur ses rides commençantes et sur ses cheveux gris. Un geste, une intonation, un regard, un sourire me rendaient l'illusion du passé évanoui : je la retrouvais à chaque mouvement familier, comme on retrouve un foyer sous la cendre. Son allure, sa physionomie, le son de sa voix qui n'avait pas changé, étaient comme une évocation perpétuelle de la jeune fille dans la femme mûre.

« Si tu tiens à avoir le portrait de ma jeunesse, le voici, » continuait-elle en me montrant Adrienne, C'était son vrai portrait, en effet, et vivant, ce qui ne m'empêchait pas de tenir à l'autre. Sa grâce s'était renouvelée et sa jeunesse se prolongeait en sa fille, comme la lumière d'un nouveau flambeau qu'on allume à la flamme qui s'éteint. Toute mère ne nourrit pas ses *enfants de son lait seulement*, mais de sa beauté. Les saintes fatigues dont elle gardait la trace me la rendaient plus chère. Comment, à moins d'un monstrueux égoïsme, fermer son cœur à ces marques sacrées de l'âge qui vous rappellent une existence passée en commun, étroitement fondue dans la vôtre, et ne pas se sentir ému d'un renouveau de tendresse devant ces blessures reçues par la campagne de vos luttes, par un être si cher et si faible dont on a cueilli la vie en sa fleur ?

Pendant vingt ans, je puis dire que notre union avait été absolue, sans le moindre outrage du temps. Nous vivions tellement l'un en l'autre que nous nous modelions instinctivement l'un sur l'autre : j'avais pris quelques-unes de ses habitudes ; elle avait pris de mes gestes et de mes façons de parler. Les mêmes faits nous suggéraient les mêmes remarques, et souvent nous ouvrions la bouche ensemble pour dire la même chose. Elle connaissait si bien toute ma façon d'être et tous mes jeux de physionomie qu'elle devinait, à un signe imperceptible pour tout autre et sans dissimulation possible, si j'éprouvais quelque contrariété ou quelque ennui Lorsqu'il nous arrivait de discuter, chacun de nous, même en soutenant son avis, évoluait machinalement vers l'opinion de l'autre, si bien que nous avions, à la fin, changé de position sans nous en rendre compte, et que, le lendemain, nous nous retrouvions encore face à face, mais en sens contraire. Combien de fois revenant à la discussion de la veille, n'avons-nous pas, en riant, constaté ce phénomène : je me fâchais qu'elle ne voulût plus faire ce que j'avais combattu, l'y poussant par les raisons qu'elle m'avait dites, tandis qu'elle se dérobait à l'aide des moyens que je lui avais fournis moi-même !

Je l'ai donc vraiment aimée jusqu'au dernier jour sans que mon affection ait baissé de niveau ni même changé de nature, quoiqu'elle eût certainement changé d'allure et de physionomie. Elle n'avait plus une égale chaleur de surface, mais la température en restait la même dans ses profondeurs, et je puis me rendre ce témoignage, comme l'auteur de *l'Art d'être heureux*, que jamais je n'ai laissé mon amour dégénérer en amitié.

Certes elle m'aimait toujours aussi, mais plus comme autrefois. Et même, autrefois, j'avais fini par m'en apercevoir, son amour pour moi était de la tendresse et du dévouement beaucoup plus que de la passion. Il lui était arrivé ce qui arrive si souvent avec les femmes de foyer : peu à peu la mère avait dominé l'épouse, et je sentais sans jalousie, mais avec chagrin, que je n'occupais plus la première place dans le cœur de celle qui tenait toujours la première dans le mien. A mesure que les enfants grandissaient, ils me repoussaient au second plan.

Tant que l'enfant est petit, tout en prenant la mère jour et nuit, il ne supprime pas l'épouse ; au contraire, il pénètre d'une tendresse nouvelle l'amour conjugal dont il est comme la floraison charmante ; *il le scelle d'un cachet* vivant. Mais, lorsque la tête blonde est devenue tête brune, l'amour maternel profite de tout, de ses souffrances, de ses craintes, de ses sacrifices, autant que de ses rêves et de ses espérances, pour accaparer un cœur d'où quelquefois il déloge, où il atténue toujours les sentiments qui l'emplissaient jadis. Bien des choses se font les complices naturels de cette transformation, dont la plupart des maris, sans doute blasés par l'habitude et devenus fort indifférents, ne se soucient ni même ne se doutent, tout d'abord l'âge et le cours même de la vie. La maternité bénéficie de toutes les pertes de la passion. Il n'est pas toujours nécessaire que le mari ait pris soin de faire lui-même la place libre dans le cœur de la mère, pour que celle-ci l'oublie avec une sorte d'inconscience naïve, en s'absorbant dans cet amour maternel qui a son égoïsme et ses cruautés comme les autres amours. L'enfant prend sans scrupule, la mère donne sans réserve, et le mari délaissé demeure à l'écart, un peu triste et ayant peine à comprendre comment tant d'indifférence apparente a pu succéder, sans cause appréciable, à un si long et si tendre amour.

Tel était, à la cruauté près, le changement que je vis s'opérer à mon égard dans le cœur de votre mère, dont les premiers symptômes et les premiers progrès m'avaient échappé, mais qui s'accentua et se précipita à partir du jour où Adrienne fut ce qu'on appelle une fille à marier. Dans l'affection réciproque de la mère et de l'enfant, je retrouvai ce phénomène toujours renaissant que j'avais observé jadis entre Hélène et madame Mansard : l'adhérence absolue, si je puis ainsi dire, de deux âmes et de deux existences, et surtout l'amour maternel allant jusqu'à l'effacement complet de soi. Elle vous aimait tout autant sans doute. Mais, dans l'affectation d'une mère pour ses fils, s'il y a parfois plus d'orgueil, il ne saurait y avoir ce mélange intime, cette fusion des goûts et des sentiments communs, des impressions phisiques et morales se répercutant de l'une à l'autre ; cette identité de vues, de désirs, de sympathies et d'antipathies qui unit deux vies par les mille liens de leurs fibres les plus délicates, si bien que l'âme de la mère s'accroît de l'âme de sa fille et que sa faculté de souffrir, comme sa faculté d'être heureuse se trouve à la fois partagée et doublée.

(*A suivre*).

VICTOR FOURNEL.